ARISTOTE :: *ANALYTIQUES*

6 | LES CONNAISSANCES PRÉEXISTANTES

Le premier chapitre des *Seconds Analytiques* (*APo.*) s'articule en quatre parties.

I

Aristote entend prouver qu'en général il faut admettre l'existence de connaissances préexistantes.

[71a1]. Voici l'affirmation avancée: pour que l'on puisse acquérir un savoir par un raisonnement, on doit déjà posséder certaines connaissances auparavant. Le savoir en question est dit être acquis par un raisonnement; aujourd'hui on parlerait de savoir discursif ou propositionnel, par opposition, par exemple, à un savoir acquis au moyen de l'un de nos sens. L'affirmation en question peut donc être paraphrasée comme suivant:

> Si (@t) x acquiert, par un raisonnement, un savoir que P, alors (@t' < t) (∃Q) (x possède un savoir que Q & Q ≠ P & P dépend de Q)

Aristote n'affirme pas que tout ce que nous savons requiert une connaissance préexistante, mais seulement que c'est le cas dans tout enseignement et tout apprentissage. Il s'ensuit en effet de la formule susmentionnée qu'il n'est pas le cas que toutes nos connaissances peuvent être acquises par un raisonnement; Aristote en dira davantage seulement à la fin des *APo.* (2.19).

[71a5]. Voici le premier argument pour l'affirmation précédente: il suffit de regarder une science telle que les mathématiques pour voir que cette affirmation est vraie.

[71a5]. Voici le second argument: toute acquisition de savoir se fait au moyen d'une déduction ou d'une induction; or, et dans le cas de la déduction et dans le cas de l'induction, nous avons besoin de certaines connaissances préexistantes pour pouvoir inférer la conclusion: donc il y a une connaissance préexistante dans toute acquisition de savoir.

Pour la définition d'une déduction (ou d'un syllogisme), v. *APr.* 1.1: 'Le syllogisme est un discours dans lequel, certaines choses étant posées, quelque chose d'autre que ces données en résulte nécessairement par le seul fait de ces données.' Pour déduire une conclusion, il nous faut connaître au préalable les choses qui sont posées, i.e. les deux prémisses. Quant à l'induction, selon Aristote c'est 'le passage des particuliers à l'universel' (*Top.* 1.12). Voici un exemple: 'M. Pictet, qui est un homme, possède des poumons; M. Hentsch, qui est un homme, possède des poumons: donc tous les hommes possèdent des poumons.' Bien sûr, ce genre de raisonnement ne marche pas toujours. En voici une version fallacieuse: 'M. Pictet, qui est Genevois, est riche; M. Hentsch, qui est Genevois, est riche: donc tous les Genevois sont riches.' La conclusion représente une généralisation de ce qui est dit dans les prémisses. Dans le cas de l'induction, notre connaissance préexistante porte donc sur les cas particuliers.

[71a9]. Une parenthèse: l'exemple et l'enthymème sont les deux sortes d'argumentation rhétorique. L'exemple est défini comme une inférence d'un particulier à un particulier; l'enthymème est une déduction utilisée en un contexte rhétorique.

II

On peut distinguer deux sortes de connaissance préexistante: d'un côté, il y a la préconnaissance qu'une certaine proposition est (le cas); de l'autre côté, il y a la pré-connaissance de ce qu'est un certain terme.

[71a11]. Les connaissances présupposées par une acquisition rationnelle de savoir sont de deux types: il peut s'agir /a/ d'une connaissance de certaines propositions telles que la loi du tiers exclu, ou /b/ d'une connaissance de certains termes tels que le triangle. Les objets d'une connaissance du type /a/ sont ce qu'Aristote appellera plus tard les axiomes ou postulats; les objets d'une connaissance du type /b/ sont les définitions (cf. *APo.* 1.2).

Dans la première partie (celle que nous venons de discuter), Aristote argue que si quelqu'un apprend quelque chose il doit déjà savoir quelque chose:

/1/ (∀P) (si x acquiert, par un raisonnement, un savoir que P, alors (∃Q) (x sait déjà que Q))

À noter qu'Aristote n'a pas argumenté qu'il y a quelque chose que toute personne qui veut apprendre quelque chose sait déjà:

/2/ (∃Q) (∀P) (si x apprend que P, alors x sait déjà que Q)

La différence entre /1/ et /2/ réside dans la portée (le *scope*) du quantificateur: un exemple similaire serait 'Tous aiment une fille', qui permet deux interprétations. Cependant, dans le prochain chapitre (i.e. *APo.* 1.2) Aristote va en fait soutenir quelque chose d'assez proche à /2/ et ses exemples dans le présent passage semblent être faits pour satisfaire /2/ plutôt que /1/.

III

Dans le cas d'une déduction qui implique des individuels, il est à noter que c'est seulement de la prémisse universelle et majeure que l'on possède une préconnaissance, car la prémisse singulière et mineure est connue au même moment que la conclusion.

[71a17]. Supposons qu'à un certain temps t j'apprends que a est G au moyen d'une déduction des deux prémisses 'a est F' est 'Tout F est G'. Voici l'argument:

> Tout F est G, a est F ⊢ a est G

On part donc du constat que

> @t: j'acquière le savoir que a est G

Il s'ensuit que

> @t: je sais que a est G
> @t' < t: je sais que tout F est G

Pour prendre l'exemple d'Aristote:

(1) Avoir la somme de ses angles égale à deux droits appartient à tout triangle.
(2) Triangle appartient à cette figure-ci dans le demi-cercle.
(3) Avoir la somme de ses angles égale à deux droits appartient donc à cette figure-ci.

Il est donc vrai que nous savons à l'avance que tout triangle possède des angles dont la somme est égale à deux angles droits; cependant, que cette figure-ci dans le demi-cercle soit un triangle est appris *en même temps* que nous tirons la conclusion que la somme de ses angles est égale à deux droits. Les propositions singulières sont connues en même temps que la conclusion — ces dernières sont en effet les instances qui tombent sous l'universel dont nous avons connaissance.

Dans cet exemple, 'triangle' serait le moyen terme, alors que 'cette figure-ci' semble être le terme mineur. Cependant, ce n'est pas par un moyen terme que l'on sait ou apprend que telle figure est un triangle; on le saisit par la perception. C'est pourquoi Aristote dit que (3) n'est pas connu à travers le moyen terme. En effet, l'argument en question n'est pas un syllogisme, car l'extrême en question est un étant singulier ou individuel. Mais si tel est le cas, comment est-ce que nous savons que (3) est vrai? Selon Aristote, nous le 'voyons': ce serait évident (cf. *APr.* 2.21).

IV

Il est vrai qu'en un sens on connaît la conclusion déjà avant de l'avoir inférée. Cependant, il ne s'agit pas là d'une connaissance absolue, mais d'une connaissance universelle. Quiconque ne distingue pas entre ces deux espèces de connaissance butera sur le paradoxe du Ménon.

[71a24]. Dans ce qui précède Aristote a essayé de montrer que quelqu'un qui acquiert un savoir que P devait préconnaître les prémisses qui lui permettent d'inférer ladite proposition P. Maintenant Aristote argue qu'en un sens cette personne préconnaissait aussi la conclusion.

On peut reconstruire l'argument comme suit:

(1) x sait que tout A est B
(2) y est A
(3) x ne sait pas que y existe

De (3) on peut inférer

(4) x ne sait pas que y est B

Cependant, de (1) et (2) il est possible d'inférer la contradictoire de (4):

(5) x sait que y est B

Par conséquent, on sait et en même temps on ne sait pas une et la même proposition.

Aristote essaie de résoudre ce paradoxe en acceptant tout à la fois (4) et (5): selon lui, il est possible de faire ainsi car il s'agit de deux sortes de savoir distinctes et qui ne sont pas inconsistantes. Le savoir dont il est question en (4) est le savoir au sens absolu (littéralement 'simple') — c'est le savoir ordinaire. En revanche, en (5) il est question d'un savoir universel:

(5') Pour tout A, x sait que B lui appartient

En d'autres mots, la prémisse initiale (1) est ambiguë:

(1a) x sait que $(\forall y)$ (si Ay alors By)
(1b) $(\forall y)$ (si Ay alors x sait que By)

De (1a) et (2) on ne peut pas inférer (5), mais de (1b) et (2) on peut; (1b), (2) et (3) sont inconsistants, mais (1a), (2) et (3) ne le sont pas.

Avant de déduire la conclusion, on avait de la connaissance en un sens, mais en un autre sens on n'en avait pas. Par exemple, on savait que la somme des angles de tout triangle est égale à deux droits, mais on ne savait pas que la somme des angles de ce triangle-ci est égale à deux droits. Autrement dit, on savait *universellement*, mais pas *absolument*.

[71a29]. Si l'on ne fait pas cette distinction, on sera confronté au problème que Platon a exposé dans le *Ménon* (80D — p. 15 sur l'exemplier). Si une personne veut savoir ce qu'est x, alors soit /a/ elle sait déjà ce qu'est x — auquel cas elle ne peut mener une véritable enquête car elle peut seulement apprendre ce qu'elle sait déjà —, soit /b/ elle ne sait pas encore ce qu'est x — auquel cas elle ne peut pas non plus mener une enquête car elle ne sait ni ce qu'elle cherche ni si elle a déjà trouvé ce qu'elle cherche. Platon accepte /b/ et rejette /a/, car selon lui on sait déjà ce qu'est x mais on l'a oublié. Aristote le suit: selon lui, un chercheur, par exemple, en un sens sait déjà ce qu'il cherche.

[71a30]. Un anonyme a proposé une solution alternative au dilemme susmentionné. Si Anne demande à Balthasar 'Sais-tu, ou non, que chaque couple est pair?' et que B répond par l'affirmative, alors A peut produire un couple dont B ignorait l'existence et, a fortiori, qu'il était pair. L'anonyme essaie de résoudre le problème en disant que l'affirmation en question n'est pas 'Chaque couple est pair', mais 'Chaque couple dont on sait que c'est un couple est pair'. En d'autres mots, la validité de l'argument est acceptée. Pour éviter la contradiction, on remplacera donc (1) par

(1*) x sait que $(\forall y)$ (si x sait que Ay, alors By)

En effet, de (1*) et (2) on ne peut inférer (5).

[71a34]. Aristote n'est pas d'accord: selon lui des propositions telles que (1*) ne figurent pas en science: on sait ce dont on possède une démonstration, et nous possédons une preuve non pas de toute chose dont nous savons que c'est une triangle, mais de tout triangle.

[71b5]. Cependant, rien n'empêche de savoir en un sens ce qu'on apprend, et de ne pas le savoir en un autre sens. Ce qui est inadmissible c'est qu'on sait que P dans le sens que l'on l'apprend.